

Aïn-el-Turck, la plage

Manu Jaen



Aïn-el-Turck la plage, « reine des plages de l'Oranie » affirmait le cachet de la poste...

Je ne peux réfréner ma joie et encore moins ma fierté, lorsque, échangeant nos civilités, mon interlocuteur m'affirme connaître Aïn-El-Turck. Souvent d'ailleurs, en ces occasions, je demeure épaté car cette personne n'y a passé parfois que quelques heures. Malgré cela, le souvenir l'a poursuivi et sa mémoire le conserve, intact. Un peu comme si l'événement datait d'hier. Mais pourquoi ce village marquait-il ainsi ceux qui y avaient porté leurs pas ?

Face à l'immensité de la mer et du ciel d'azur, sous la voûte céleste de ses nuits constellées de milliards d'étoiles et d'une voie lactée plus lumineuse que le phare du Cap Falcon, je le sais pour y être né, il possédait un charme certain. Il avait quelque chose de plus. « Il était un village qui devenait une ville lorsque

l'été venait ! » Pas n'importe quelle ville. Un lieu extrêmement chaleureux qui resta un havre de paix jusqu'aux derniers jours avant l'indépendance. On y venait à la recherche de détente, de bains et de bonheur. Les villas se multipliaient. Et parce que « lorsque le bâtiment va, tout va ! », le village était prospère, ses habitants honnêtes, avenants, souriants, solidaires, amicaux. Peines ou joies, tout était partagé, tout était l'affaire de chacun.

Il fallait être particulièrement difficile pour ne pas s'y sentir à l'aise. Même pendant les pénuries d'eau, cela arrivait parfois, jamais personne n'avait refusé un verre d'eau. On offrait, à la place, de la bière « BAO », du vin de la cave coopérative ou de l'eau et du coco qu'on avait de côté ! Mais jamais, au grand jamais, à titre payant. Que la légende du « verre d'eau payé cash » finisse ici par succomber à son beau mensonge. La moindre conversation avec l'étranger ou « le petit *patico* » en kaki, tournant à la sympathie, pouvait

se transformer en invitation à partager anisette et *kémia*, plutôt l'inverse, car on mangeait d'abord et on buvait ensuite, puis à revenir le soir ou le dimanche suivant, pour déguster la *paella* maison, les *pelotas* ou boulettes, de Noël et de Pâques.

Les visiteurs, venant en promenade ou en séjour, arrivaient en majorité d'Oran, mais aussi de « l'intérieur ». Chacun, ou presque, empruntait la belle Corniche d'où l'on côtoyait la mer. Du coup, pour plaisanter, on nous appelait les « Cornichons ». Ceux qui nous raillaient ne savaient sans doute pas que, sans esprit de vengeance, nous les avions affublés du surnom d'hirondelles ou *golondrinas* ! C'est vrai, comme elles, ils revenaient chaque été, chaque vacance scolaire ou chaque fin de semaine, sur le même lieu, dans le même nid.... De plus, c'était une espèce protégée par tous nos commerçants, nos artisans et nos entrepreneurs. Nos gentils passereaux se succédant de génération en généra-

tion, finirent même par avoir des représentants au Conseil municipal. On les aimait bien et ils nous le rendaient aussi.

La SOTAC emmenait ses passagers de Saint Roch, jusqu'au centre du village. Je ne me rappelle pas si elle allait jusqu'au Cap Falcon. Le cap lui-même servait de réserve à oursins pour les locaux. L'évocation de ces casse-croûtes au bord de l'eau ne manquent jamais de me mettre l'eau à la bouche, tout en tourmentant mon esprit. Oursins, vous me manquez si fort, qu'à l'évocation de votre seul nom, je salive !



Car accidenté de la SOTAC

Le dimanche, sur l'avenue du Général Leclerc, nous, les « locaux », faisons notre « boulevard ». Sans arrêté du maire, sans visa préfectoral, la rue principale, depuis la gare de la SOTAC jusqu'à la Place de la République, celle où trônait, près du canon, notre poilu sur son piédestal, se transformait alors

en voie piétonnière. Presque tout le village s'y retrouvait. On montait ce boulevard et on le descendait, on refaisait le monde, on croisait nos copains et aussi nos copines. On parlait de présent, on rigolait parfois en pensant au futur. On avait bien raison, même si on ne le savait pas encore, il ne nous appartenait déjà plus. Et, si la soif nous assaillait, nous n'avions que le choix des bars avec *kémias* à profusion. Il suffisait d'effectuer deux pas de côté pour choisir sa terrasse ou son établissement.

Les parents eux se divisaient. Devant les maisons, sur des chaises sorties pour l'occasion, les femmes s'asseyaient. Là, et pendant des heures, elles allaient bavarder avec leurs anciennes compagnes de classe ou de lavoir, sans manquer cependant de jeter, de temps à autre, un œil inquisiteur sur leurs jeunes filles en promenade. Le péril semblait grand, pour elles, au milieu des garçons, et les questions fuseraient sitôt le retour à la maison.

Les hommes allaient plus facilement dans les bars disputer d'interminables parties de *solo* ou de *bresca*. Le jeu n'en finissait pas de résonner de cris de joie et d'annonces faites à grand coups de majeur frappé sur la table, pour déposer la « cartouche » miraculeuse,



Le casino

celle qui raflait les dernières cartes et, surtout, les derniers espoirs, comme le penalty au football, vient changer la phase du jeu et chagriner ceux qui déjà jubilaient. Et je ne parle pas des grimaces, ces signes conventionnels échangés entre joueurs. Chacun les connaissait. Ce code permettait l'annonce de son jeu à son partenaire, puis le guidait tout au long de la partie, l'influençant dans son choix... Seul Pagnol aurait pu décrire ces mimiques et les paroles échangées, avec l'accent de notre terre, s'il avait pu, même un seul jour, traverser Aïn-El-Turck.

Au fil des ans, le village s'était adjoint des faubourgs du bord de l'eau aux noms paradisiaques. L'allée des villas, la Mer et les Pins, le Cap Falcon, son phare, ses dunes et sa plage de l'Ouest, puis Clairefontaine et son château Navarre, Bouisseville, son casino, son château Maraval, Albert plage au sable chaud, Paradis Plage et ses distractions, Trouville et ses pins parasols, Saint Roch, sa plage de l'Est, puis le Rocher de la Vieille dressé sur la baie, véritable « Colonne d'Hercule » veillant sur cette porte d'accès à « la plus belle des plages de l'Oranie », le cachet de la poste faisant foi !

L'été, la ville voyait défiler troupes, orchestres, chanteuses et chanteurs, stars de la scène nationale ou internationale. Les spectateurs se pressaient à l'intérieur de « la Mer et les Pins », du Stand Gasquet, du Cap Falcon ou d'ailleurs. Bien plus nombreux était ce public chaleureux venu s'agglutiner aux abords de ces lieux pour profiter de la musique et de ce qu'il pouvait parfois entrevoir du spectacle. Yvette Giraud, Gilbert Bécaud, Pierre Dudan, Patachou, Rossi s'y produisirent. Une petite chanteuse



Rocher de la Vieille



Boulevard du Général Leclerc



Route de Cap Falcon

mexicaine nous ravit en nous gratifiant d'un « Amor de mis amores » qu'Edith Piaf reprit avec le succès que l'on sait, sous le titre « la foule ». Dalida commença un tour de chant au stand Gasquet, mais elle ne put le terminer, des menaces précises, liées à la guerre d'Algérie, l'ayant, paraît-il, visée.

Les fêtes du village se célébraient le 15 août chaque année. Le programme comprenait régates, concours sportifs, élection de la Miss, mais surtout ce grand bal que chacun attendait. Sur la grande place, devant la Mairie, Lucky Starway (1) anima les fêtes du centenaire, Paul Fabre (2) la dernière avant les « événements ». Le bal durait jusqu'au matin mais, vers minuit, il marquait une pause, coupé par un spectacle impatientement attendu de tous car il provoquait force rires. Le charme des voix et des chansons assurait le bonheur et la joie pour des jours et des jours à venir.

Parfois, de jeunes soldats de France, invités, se mêlaient à nos fêtes. Nous étions heureux de les accueillir en frères ou en fils ou simplement en amis. Il leur arrivait parfois de refuser cette main tendue. Ces portes qu'on leur entrouvraient nous rendaient suspects, par manque d'habitude, différence de mentalité ou simplement peur « du coup du canapé »...chez nous, nous n'en avions pas, aussi venaient-ils sans crainte !

Noël survenait avec ses fêtes familiales, ses réunions où la chanson avait sa place. Le « *Cielito lindo* » ne manquait pas une telle soirée, quant à la « *Cucaracha* », aux

couplets agrémentés à la sauce oranaise, elle n'avait plus rien de commun avec la chanson révolutionnaire de ses origines. Beaucoup plus drôle, elle était bien plus pacifique. Les jeunes portaient souvent en groupes faire le tour des maisons où l'on fêtait Noël. Il suffisait de frapper aux portes, et elles s'ouvraient. On entrait, on chantait accompagnés ou non d'une guitare, on jouait de l'harmonica, on racontait quelques blagues, on mangeait des *manteaos* ou des gâteaux secs, un peu de *touiron* d'Alicante, made in Oran, on buvait quelques liqueurs maison faites avec l'eau de vie de la cave coopérative et de l'extrait Noiroto. On repartait comme on était venu, sans que personne, un seul instant, n'ait eu l'idée de nous mettre à la porte.

Les deux jours de Pâques se déroulaient différemment. Le dimanche, religieux avant tout, personne n'aurait manqué la messe au cours de laquelle les choristes louaient le Seigneur et la Vierge avec une force inégalée, sauf à la messe de Noël, bien sûr, où le « Divin Enfant » était repris en chœur par toute l'assemblée des croyants. Le pain traditionnel, la *mona*, béni, était distribué à tous les participants. À midi, les familles se rassemblaient autour d'un bon repas, et l'après midi les jeunes dansaient et les vieux se mêlaient à la fête.

Le lundi, par contre, était le jour sacré de la mona, la « sainte mona » ! Les gâteaux avaient été préparés par les mamans sous le contrôle des grands-mères. Les chaussons farcis à la *frita* et l'amour familial, la joie et le bonheur

d'être ensemble, faisaient le reste. On partait « passer la mona » à la mer, sur la plage, aux dunes du Cap Falcon, à la Vierge de Misserghin, à la Forêt de M'sila, dans la petite ferme de l'Abuelo, enfin, là où l'on se sentait en liberté pour manger, boire, rire et chanter « Viva la mona ! ».

Les baptêmes, mariages, communions, procédaient du même rituel et des mêmes réjouissances. Chacun se faisait un devoir d'inviter ses voisins, l'institutrice ou l'instituteur du petit, celui de l'an passé ou de l'année d'avant. La fabrication des gâteaux, comme des repas, se faisait en famille, souvent avec l'aide de voisines complaisantes.

Au cours de l'année, les arbouses, les jujubes ou les olives, les genêts ou l'aubépine du Barranco de l'Aguadi, connaissaient aussi leur heure de gloire et leurs grands moments de cueillette ou de dégustation. La *matanza* des cochons, autre occasion de fête et de bombance, réunissait les familles élevant un porc avec quelques *bellotas*, ces glands de chêne venus de la forêt M'Sila, quelques grains de maïs et des tourteaux de cacahouètes. La *longanisse* séchée, issue du long travail des charcutiers occasionnels, venait tout au long de l'année enrichir la kemia offerte aux invités à chaque dégustation d'anisette.

Les cinémas de plein air, leur écran panoramique et les jets d'eau musicaux de l'un d'entre eux, ravissaient la population locale et estivale, par leur décor étoilé et une acoustique très particulière, le ressac de la Méditerranée l'agrémentant toute la nuit.



Sur la plage



La mairie

Les petits bobos de la vie se soignaient à la maison avec des méthodes éprouvées de grands-mères. Les « nerfs sautés », foulures de cheville, lumbagos, etc. ne résistaient pas à la visite au *courandero*, quant aux autres maux, le médecin et le pharmacien savaient y remédier. Il arrivait que la neige fasse son apparition. C'était alors la découverte et la folie blanche, car cet événement, la plupart du temps, n'intervenait plus qu'à la génération suivante.

Bien sûr, le texte décrit un village merveilleux, idéal, avec des gens extrêmement sympathiques. Il existait aussi chez nous des ogres, des mal lunés, des invivables, des « associats », ils n'étaient pas monnaie courante. Le soleil, le ciel bleu, la mer immense finissaient par les rendre transparents, à tel point qu'ils disparaissaient véritablement, à nos yeux ; ils restaient seuls à grogner dans le désert où leur bêtise les avait poussés à vivre.

Notes

1. Il mourra dans l'attentat du Casino de la Corniche à Alger.
2. J'eus la joie de le rencontrer à Paris en janvier 1988. Ce fut un grand moment d'émotion et de joie réciproque. 34 années après, ses souvenirs étaient si précis qu'il me parla des gens qu'il avait approchés, des plats qu'il avait consommés, etc., tout, soudain, lui revenait sur cette scène du Lido.
3. Abattage du cochon ou sacrifice à l'égal du mouton de l'Aïd.

